

Il me fallut donc tenir trois quarts d'heure. Après le baptême du feu à Jean-Moulin, je me lançai dans une charge héroïque à Marcel-Aymé. Ma priorité fut de rétablir un semblant de calme, et ma victoire, de réussir à les motiver sur le projet d'écriture d'un scénario de polar pour un court métrage. Pour cela, je leur conseillai d'utiliser leurs propres expériences, de puiser dans leur quotidien. J'insistai sur le réalisme à insuffler à leur histoire, les invitant à marcher sur les plates-bandes du documentaire, à utiliser tous les ingrédients pouvant apporter une couleur personnelle à leur scénario. Ne pas hésiter non plus à piller les aînés, revendiquer ses influences, voir des films, se bouffer des films, même à la télé. En cherchant bien, on pouvait tomber sur des œuvres intéressantes, sur Arte par exemple, et au besoin

les enregistrer. Jules, qui avait un avis sur tout, réagit le premier :

– Arte, c’est chiant, m’sieur! On comprend rien, c’est en allemand. Faut lire les traductions en dessous, c’est relou, on n’a pas le temps de voir les images.

– Qu’est-ce t’en as à branler, tu sais pas lire? lâcha une voix sournoise au fond.

– Ta gueule, tafiole! Canal+, c’est mieux, m’sieur, reprit Jules.

Quelques garçons lui firent écho :

– Ouais, y a des films de boules!

– Ouais, la pétanque!

– Et le foot!

– Allez l’OM!

– Vas-y, l’OM, c’est des boulets! Y z’ont rien dans le short! Allez l’OL!

– Lyon, c’est des tarlouzes! Allez Lens!

– Lens, y sont moisis! Allez l’OM! Allez l’OM! Allez!

– Mais vos gueules! fit Jules. Moi je parlais des films avec des histoires dedans, m’sieur. J’suis pas un obsédé.

Un peu abasourdi, j’essayai de trouver un espace dans la déferlante de conneries :

– Oui, bien sûr, il y a Canal+. L’intérêt, c’est

qu'ils passent des films récents. Mais c'est payant et tout le monde n'a pas de décodeur.

Ils me regardèrent tous, étonnés. Un certain Abouo, un grand Noir à la tête sympathique, me lança :

– La vérité, m'sieur, vous payez le décodeur? Si vous voulez, je demande à mon cousin Rafik qu'il vous en pirate un.

Je déclinai la délicate attention tout en essayant de trouver le meilleur angle pour démarrer mon atelier d'écriture de scénario, devant le regard goguenard de l'intervenant vidéaste. Et finalement je découvris l'assistante idéale en la personne de Maeva. Nullement chagrinée par l'interpellation de son « ex », star éphémère du Web, cette dernière semblait intéressée par mon discours :

– M'sieur, si j'ai bien compris pour le scénario, vous nous avez dit d'utiliser nos expériences et de prendre des trucs dans notre quotidien?

– Oui, tout à fait, Maeva.

– Alors, si par exemple notre vie, elle est comme dans un polar, on peut la filmer, notre vie?

– Tu te prends pour Emma Sinclair, lança une voix anonyme.

– S’il vous plaît ! Oui... pourquoi pas ? Mais, d’abord, il faut l’écrire, ta vie, la coucher sur le papier, voir ce qui est exploitable ou pas, choisir les passages les plus intéressants, développer l’histoire. C’est ça, un scénario, il y a plusieurs étapes.

Maeva fronça le nez :

– Ouais, c’est chiant à écrire, quoi.

– Non, ce n’est pas chiant. C’est sûr que ce n’est pas aussi ludique que l’écriture d’une chanson, d’une nouvelle ou d’un roman, c’est autre chose, mais c’est un vrai boulot d’auteur. Il faut juste respecter une technique, une écriture spécifique au cinéma, et je suis justement là pour vous expliquer les rudiments.

– Ça coûte de la thune, un film, m’sieur !
lança Jules.

Je rebondis sur la question, tout était bon pour retenir leur attention :

– Oui, généralement, le tournage d’un film revient assez cher. C’est un travail d’équipe, il y a les techniciens à payer, les décors, je ne vous parle même pas des cachets des acteurs.

– Et où on va trouver la thune pour notre film ? demanda David Mouloud.

Je haussai les épaules :

– Ce n’est pas le propos. La priorité maintenant, c’est de travailler sur l’histoire que vous voulez raconter et l’écrire. Cela dit, c’est vrai que le cinéma est une industrie et que ça coûte très cher. Mais ne perdez pas de vue que ça rapporte aussi beaucoup d’argent.

À cet instant, le vidéaste, que tout le monde avait oublié, prit la parole :

– Je m’inscris en faux ! Le plus petit des budgets peut donner à l’arrivée un grand film. Surtout avec l’avènement de la vidéo. Les bandes magnétiques ne coûtent rien, le montage est simple et peu onéreux. Tout est possible. Et puis il faut arrêter d’inculquer aux jeunes ces discours poussiéreux de ciné-club. Il faut vivre son époque, aujourd’hui la technologie permet tout. Ils s’en tapent de tout ce baratin. Ce qu’ils veulent, c’est filmer, filmer, c’est tout !

Soufflé par la sortie de l’intervenant, préposé à la mise en boîte du futur chef-d’œuvre, je le foudroyai du regard. Depuis une vingtaine de minutes épuisantes, je me battais pour essayer de canaliser mes apprentis boulangers vers un autre sujet que le cas Jordan. J’étais arrivé tant bien que mal à tenir mon auditoire

sans qu'aucune connerie majeure ne fuse, laissant presque penser que j'avais fini par les intéresser au sujet. Et cet enflé aux cheveux gras, ce trouduc à Betacam, en quelques mots, était en train de démolir mon édifice en papier. Je ne sus ce qui me retint de le balancer par la fenêtre, rejoindre dans la cour la chaise tordue. Et sur un ton relativement dur, je lui assenai :

– T'étais pas en repérage, là ?

– ... ? Comment ?

– Une semaine sur deux, on a dit. Il en a pas été décidé ainsi ? Et là, jusqu'à preuve du contraire, pendant que tu comptes les corneilles là-bas dans la pampa, je bosse, non ?

– Baies aux corneilles ! me reprit la folle, qui corrigeait ses copies, tankée au fond de la classe.

Le vidéaste, blanc comme le cul de Ratzinger, enfila son gilet en peau de mouton retournée :

– D'accord, j'ai compris. Jeunes gens, je vous vois la semaine prochaine. Et là, je vous promets qu'on ne perdra pas de temps en bavardage. On fera du cinéma, pas du blabla !

C'était de bonne guerre. Jules lui lança :

– T’as raison, Spielberg, faut pas te faire emmerder.

– Allez, casse-toi, bouffon ! lâcha Abouo.

Le vidéaste sortit sans même saluer la folle, et tout le monde oublia l’incident. Maeva, dont la vie s’annonçait comme un polar poignant, relança le sujet :

– M’sieur, donc, par exemple, on peut s’inspirer de ma vie pour écrire notre histoire ?

Perplexe, je regardai un peu mieux cette poupée qui avait autant de suite dans les idées. Jordan, finalement, avait peut-être raison, cette fille avait quelque chose de... cinématographique. Je lui souris :

– Tu as quel âge, Maeva ?

– Dix-huit ans dans trois mois. Pourquoi, vous voulez m’inviter en boîte ?

Je rougis comme une pivoine, ce qui ne passa pas inaperçu. Mais je me repris avant les quolibets :

– Non, non, laisse tomber, c’était en rapport avec ta question. Le problème, c’est que votre scénario va être écrit en équipe, chacun des élèves apportant sa part à l’édifice. Il va donc falloir jouer collectif. Mais on peut effectivement prendre quelques éléments de ta vie

pour nourrir l'histoire. Ceci en augurant que les autres soient d'accord...

– Vous pouvez parler français, m'sieur? lança Jules.

Je regardai avec une certaine lassitude l'emmerdeur de service :

– Je fais de mon mieux, mon pote. Mais je te rappelle tout de même qu'on est dans un atelier d'écriture. Et que c'est peut-être le moment ou jamais de travailler votre vocabulaire. Parce que je ne voudrais pas dire, mais il est un peu pauvre, votre vocabulaire. Il doit pas péter beaucoup plus loin que les trois cents mots. Et un type normal, pour votre gouverne, dans la vraie vie, celle où l'on communique un minimum avec les gens, il se sert en moyenne de deux mille cinq cents mots. Vous voyez le fossé? Déjà que les SMS vous niquent les neurones.

Les deux autres filles, en dehors de Maeva, étaient hilares, je les faisais marrer. Je me rendis compte, à mon insu, que je gagnais peu à peu la confiance de la classe. Je continuai sur ma lancée :

– Bon, Maeva, je te disais, je ne suis pas opposé à ce que tu t'inspires de ta vie, mais il

faut que ça colle au scénario et aussi avec ce que veulent les autres. Le mieux, c'est peut-être que tu nous racontes quelques extraits, une sorte de mise en bouche.

– Dans sa bouche, on sait ce qu'elle met, cette lopesa! grinça Sidali, le braqueur de square.

Je me tournai vivement sur la teigne qui venait de lancer sa roquette pourrie, non sans avoir jeté un regard rapide du côté de la prof, toujours le nez sur ses copies. Ne pouvant rien attendre du côté des autorités compétentes, je pris les devants. J'en connaissais les risques, mais j'avouais commencer à prendre un peu de plaisir à ce que je faisais. Et ce n'était pas un ramasse-merde sans foi ni loi qui allait enrayer la machine que je venais de dégripper. Rageur, j'intervins :

– Toi, shaddap! Tu fermes ton zip! Je t'entends plus! Si tu la ramènes encore une fois, une seule fois, pour sortir des immondices ou le moindre propos désobligeant à l'encontre de Maeva, j'appelle le CPE et t'es viré séance tenante. Alcatraz, case prison, tu rejoins Jordan! T'as compris?

Merde, c'était peut-être un peu disproportionné. Mais il le méritait la raclure, il y

avait été fort tout de même. Maintenant, voir comment la situation allait évoluer. Curieusement, c'est Maeva qui, par un biais auquel je ne m'attendais pas, me sortit de l'ornière.

– M'sieur, vous abusez! J'ai pas besoin de vous. J'sais m'défendre toute seule. Cette racaille de square, y m'impressionne pas.

Je tournai la tête, fixant les yeux infiniment bleus de la jeune fille :

– Maeva, c'est valable pour toi aussi! Vous êtes là pour travailler sur un scénario de court métrage, pas pour vous insulter, bordel de merde!!!

Ça m'avait échappé. La classe éclata de rire, y compris la folle sous Tranxène derrière ses copies. Seul Sidali ne se gondolait pas. Il lâcha, amer :

– J'suis sûr que t'es un ancien keuf. C'est pour ça que tu viens apprendre à écrire des films policiers et que tu défends la fille de ce bâtard de flic.

Je regardai la casquette de travers, lui répondant d'une voix neutre :

– Et alors? Ça te défrise?

Mauvaise pioche. À l'avenir, je devrais vraiment faire attention à ce que je sortais. Avec

l'atrophie cérébelleuse généralisée des SEGPA et des CPA, mes expressions surannées, voire obsolètes, s'apparentaient de jour en jour à des grenades dégoupillées. L'adolescent se leva :

– Hein! Vas-y! J'hallucine grave! Sur la vie de ma mère, qu'est-ce que t'as dit? Je vais niquer ta race, moi, fils de pute!

Et c'était reparti pour un tour : je parle avec les mains, je singe les gros cons de rappeurs ricains, je vitupère, je ressemble à rien, je fais chier le monde jusqu'à la garde, j'agresse, je provoque, j'attise la haine, je suis la haine, et je suis étonné de me prendre tout le ressenti du pays dans les gencives. Et je continue, aucune limite :

– Même si t'es un schmidt, je vais niquer ta race! T'as pas le droit d'être raciste! J'vais porter plainte, fils de tepu! Y a plein de témoins! J'ai plein de témoins qui ont vu comment tu m'as traité! Fils de bâtard de flic!

– Moi, j'suis pas ton témoin, mon con, glissa Jules.

– Tu portes plainte où ça, bouffon? Chez les condés? ironisa Abouo.

– Pourquoi? T'es pas frisé du cul comme tout le monde? lui demanda David Mouloud.

À cet instant, je compris pleinement mon erreur. Il avait fallu que je sois confronté au vrai terrain pour saisir qu'un animateur d'ateliers d'écriture en ZEP endossait ni plus ni moins le paletot d'éducateur. J'avais vraiment le cul sur une poudrière, et la folle au loin qui ricanait. Mes mains tremblaient, je n'arrivais plus à les contrôler, j'étais hors de moi, à deux doigts de devenir hors la loi. Si je n'avais pas trouvé les ressources nécessaires pour endiguer la montée d'adrénaline qui me submergeait, j'allais exploser ce nuisible, l'éclater contre le mur comme un vulgaire moustique. Mais la grande leçon de Raymond Lafaille, professeur de lettres à Jean-Moulin, me revint en mémoire : « Des tripes et du cœur, camarade, mais le cœur avant, toujours. C'est nous qui en avons fait des barbares et notre devoir est de réparer. Procéder par priorités, d'abord nettoyer le champ opératoire et expurger le venin. Pour ça, un seul principe à adopter, le seul langage que la canaille comprenne, le rapport de force ! » Et ma réplique fusa. Ce n'était pas du mot à mot, mais elle était fortement inspirée par le dernier des hussards :

– Ta gueule, Sidali! Assieds-toi, si tu veux pas que je te botte le cul! La débilité, même la plus légère, n’excuse rien! J’ai dit, ta gueule! Et assis! Maintenant, on va terminer cet atelier d’écriture dans les règles de l’art. Tout le monde s’écoute et on lève la main pour demander la parole. J’ai été particulièrement patient, trop patient. Ta gueule, Sidali! Je t’ai dit ta gueule! Ferme ta grande gueule, Sidali! Tu nous emmerdes, Sidali! Tu t’es pas pris assez de taquets dans le museau quand t’étais petit, Sidali! C’est pour ça que t’es un emmerdeur de première et que tu pollues la vie des gens autour de toi! Assis, Sidali! C’est la dernière fois que je te le dis, sinon je te rentre dans la gueule et je t’allonge, tête de nœud! Bien! Maintenant, le premier que j’entends insulter son prochain, c’est direct chez le proviseur. Capito?

Pas un « léger » n’avait moufté. Sidali était prostré, K.-O. assis. La folle avait délaissé ses copies et, derrière ses lunettes en demi-lune, m’observait avec une expression indéfinissable. Maeva relança le débat. La fille du gendarme ne lâchait rien. Ça tombait bien, il restait un quart d’heure à tirer.

– M’sieur, maintenant que vous vous êtes défoulé, j’peux peut-être raconter ma vie? Parce que là, j’arrête pas d’être coupée et ça devient pénible.

Je regardai l’adolescente sans la voir, aussi tendu que fébrile :

– Si tu veux, Maeva. Mais seulement un petit passage de ta vie, ce sera amplement suffisant. Enfin, ce qui te semble digne d’intérêt pour être intégré dans un scénario.

J’en avais plus rien à cirer. Je n’attendais qu’une chose, que la sonnerie retentisse et qu’ils se barrent tous, le plus loin possible.

– Mais on commence à filmer quand, m’sieur? Sérieux! demanda Jules.

Maeva prit alors le pouvoir :

– Vos gueules! Monsieur Chefdeville m’a demandé de raconter le polar de ma vie. Et il m’a donné la parole pour ça. Alors, j’y vais. Voilà, quand j’étais petite, je voulais être danseuse, mais j’étais trop grosse. J’ai insisté, et ma mère qui m’adorait et me passait tout m’a inscrite dans un cours privé de danse, avec un vrai prof qui avait été danseur à l’opéra de Marseille.

– Allez l’OM!

– Mais on s’en fout de son histoire de danse, la vérité, m’sieur, lâcha Jules.

– Ouah, la chance, moi aussi j’aurais voulu faire de la danse, fit l’une des autres filles.

Maeva reprit. Maeva ne se démontait jamais, c’était sa force :

– Et dans ce cours, toutes les danseuses portaient des justaucorps roses. Mais moi, avec mes bourrelets et mon bide, je ressemblais à rien. Et surtout, j’arrêtais pas de bouffer. Pendant que les mamans des autres petites filles leur mettaient dans leur sac des petits gâteaux sympas, des barres énergétiques et tout ça, moi, ma mère, elle me mettait des gros sandwiches au pâté. Et comme j’adorais le pâté, je bouffais comme une grosse vache. Et un jour, mon justaucorps, impossible de rentrer dedans.

– Mais j’hallucine grave. On s’en branle vraiment, m’sieur, de son histoire, la vérité, fit Jules.

– Faut dire que si le prof de danse il me gardait, c’était pas par pitié, mais pour la thune. Les cours, ils étaient pas donnés dans son école. Le prof, c’était un ancien danseur étoile qui s’était niqué le talon d’Achille et qui, pour survivre, avait monté cette école.

Je la repris :

– Tu veux sans doute dire le tendon d’Achille.

– Ouais, c’est pareil. Même que dans l’entrée de son école y avait plein de photos de lui qui le montraient quand il était étoile. Mais avec moi, il était devant un gros dilemme.

– T’as dit une grosse vache tout à l’heure, faut savoir, fit David Mouloud.

– Son problème, c’était : ou il gardait un monstre dans sa troupe, avec obligation de me caser dans le spectacle de fin d’année, ou alors il me virait et perdait une grosse rente...

Là, Maeva installa un silence aussi épais que sa rente. Je me demandais où elle voulait en venir. Mais avec sa gouaille et son talent de conteuse, elle avait réussi à capter l’attention des autres élèves. Même les plus dissipés attendaient la suite la bouche en cul de poule. Jules s’énerva le premier :

– Bon, alors, t’accouches ! Il a fait quoi, l’étoile ?

– D’après vous ? demanda Maeva.

Je regardai la pendule, l’heure tournait. Maeva ménageait son effet et j’avais envie de connaître la fin de son histoire :

- Continue, Maeva, s’il te plaît.
- Eh bien, il m’a jeté comme une paire de vieilles pointes usagées.
- Une paire de quoi? demanda la fille qui aurait aimé faire de la danse.

Maeva répondit en haussant les épaules :

- Ignare. Une paire de pointes, ce sont des chaussons de danse avec des bouts renforcés pour faire des pointes sans se niquer les pieds.
- Et c’est tout? fit Jules, sincèrement déçu.
- C’est nul, c’est qu’une histoire de grosse qui fait un caprice, lança David Mouloud.
- Y a surtout rien à mettre dans un scénario de polar, objecta Abouo.

Ce dernier venait d’appuyer sur le bon bouton. Maeva démarra au quart de tour :

- Non, c’est pas tout. Ma mère, elle a pas supporté que le prof il me vire. Elle a pleuré toute la nuit, elle était très malheureuse. Alors, le lendemain, elle est revenue à l’école de danse avec l’arme de service de mon père, je vous rappelle qu’il est gendarme. Et elle lui a collé trois bastos dans la tête, à l’étoile. Forcément, après, il brillait moins.

Très gros blanc dans la CPA. Le silence n’était pas le mot approprié, ça tenait plus de

l'onde de choc. Je ne savais quoi penser. Soit l'histoire de Maeva était un tissu de mensonges et cette fille était royale comme scénariste. Soit cet épisode de sa vie était vrai et c'était absolument tragique pour la même. C'est David Mouloud qui nous sortit de la profonde torpeur dans laquelle la fille du gendarme nous avait plongés :

– Putain, faut pas l'emmerder, ta mère. Elle a dû s'en prendre pour quelques saisons. Mon père, il a pris quinze ans de placard, ça fait un bail. Et il me manque, ce con, tu peux pas savoir.

– Si, je sais, David... Mais tu vois dans cette histoire, j'ai au moins gagné un truc. Depuis ce jour-là, je surveille ma ligne et je fais du sport pour plus jamais qu'on me traite de monstre.

– Toi, un monstre? T'abuses, t'es une bombe! T'es de la boule, Maeva.

– Sûr, que t'es super bonne, la vérité! lâcha Jules.

David Mouloud se tourna vers ce dernier, pas vraiment menaçant :

– Hé! tu parles plus propre à Maeva. Maintenant, le premier qui lui manque de respect,

il paie cash. J'ai promis à Jordan, mon frère de misère, de veiller sur elle comme sur ma sœur.

– Tu kiffes surtout grave sur sa meuf. Mais fais gaffe, Mouloud, si elle devient ta sœur, c'est de l'inceste, répondit Abouo, qui n'avait peur de rien ni de personne.

À cet instant, la sonnerie retentit, annonçant la fin de la guerre... des nerfs. Et tous les élèves s'arrachèrent, me laissant seul avec la folle.